

Le Festival de Cannes est-il à l'agonie?

Léo Bonneville

Number 77, July 1974

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/51394ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bonneville, L. (1974). Le Festival de Cannes est-il à l'agonie? *Séquences*, (77), 16–19.



Amarcord, de Federico Fellini

Le festival de Cannes est-il à l'agonie?

Léo Bonneville

Année après année, le Festival international de cinéma réunit de plus en plus de monde à Cannes. On a compté, cette année, près de vingt-cinq mille personnes venues de partout pour participer à cette fête de cinéma. Fête, ai-je écrit. Est-ce bien une fête ? Il semble que l'éclat des festivités se soit estompé pour laisser une plus grande part aux films. C'est vrai. Ce qui se passe dans le palais du Festival n'est plus grand-chose en comparaison des films qui tournent sans arrêt dans les salles de la rue d'Antibes. Et quels films ! De plus en plus décevants pour ne pas dire déprimants. Non seulement le cinéma international est écorché par l'érotisme frelaté, par le sadisme exacerbé, par la pornographie trafiquée mais aussi par des récits alambiqués, par des mélodrames mouillés et par du karaté mécanisé. En sorte que la fête dont on espère des feux éclatants ne scintille plus, tamisée qu'elle est par un ennui entretenu et une lassitude désespérante. Mais le cinéma continue toujours cherchant ses voies pour rejoindre le public, pour l'arracher à son poste de télévision, pour le contraindre (pour ainsi dire) à prendre place dans les salles et à absorber les images parfois ambiguës, souvent provocantes, rarement exaltantes de l'écran. Eh bien ! 1974 marque un temps creux dans l'histoire du festival de Cannes. Un temps où la vague molle n'a laissé que bien peu de produits de qualité sur la Croisette.

* * *

Les films en compétition

Nous ne parlerons pas des films présentés au marché. Ils sont trop nombreux (plus de trois cents) et la majorité cherche à flatter les instincts d'un public fatigué. Mais regardons les films choisis pour la compétition. Comme il s'agit sans doute des meilleurs films triés dans différents pays, nous devrions trouver ici une brochette de films de haute qualité. Or, nous nous étonnons que, dans l'ensemble, ces films ne captent pas l'attention et nous nous demandons même ce que certains viennent faire dans une compétition internationale. Ou les pays invités n'ont pas grand-chose à offrir (alors il est préférable de ne rien présenter) ou les responsables du choix manquent de discernement ? Alors ? La critique qui

doit absorber à longueur de journées de la pellicule — car il y a aussi les films de la Semaine de la critique, ceux de la Quinzaine des réalisateurs, ceux des Perspectives du cinéma français — entend bien trouver là la crème du cinéma mondial. Or la crème est vite tournée en petit lait. Parfois sûr. Car la critique a le droit de se demander ce que viennent faire dans une compétition internationale *Les Autres* de Hugo Santiago (France), *Symptoms* de Joseph Larraz (Grande-Bretagne), *La Cage aux ours* de Marian Handwerker (Belgique) . . . et même *Il était une fois dans l'Est* d'André Brassard (Canada). Bref, la mosaïque de films n'avait rien pour soulever l'enthousiasme de l'auditoire qui se pressait dans la grande salle du palais du Festival. Il reste un fait certain : la meilleure sélection nationale fut celle des Etats-Unis. Malgré les défauts que peuvent contenir les films américains, il faut bien reconnaître que les réalisateurs américains savent ce qu'est le cinéma et comment réaliser un film. Ils ne se tortillent pas les méninges pour compliquer un récit, pour brouiller des pistes, pour distordre un rythme. Ils connaissent le meilleur chemin d'un point à un autre. Et ils le prennent résolument. Même si la route est longue comme dans *The Sugarland Express* de Steven Spielberg.

Les films hors concours

Il faut l'avouer, c'est hors concours que se faufilaient les meilleurs films du festival. Tout d'abord le truculent *Amarcord* (Je me souviens) de Federico Fellini. Toujours poursuivi par ses phantasmes, Fellini ne cesse de brasser et de broser ses souvenirs au gré de ses fantaisies. Il en résulte un film plein de verdeur et d'audace réalisé dans un style qui l'identifie à merveille. Ici encore, après *Roma*, le baroque triomphe.

Depuis le succès commercial d'*Un Homme et une femme*, Claude Lelouch continue à faire des films avec une fièvre peu commune. Son sens de l'image, sa passion pour la vie en font indéniablement un homme de cinéma. Cet instinct qui le caractérise le porte à saisir directement ce qui attire les yeux. Mais voilà que Lelouch, qui se glorifie de ne pas être un intellectuel et qui affiche une certaine morgue devant la culture, se met à penser. On comprend alors que quelque chose

tique dans *Toute une vie*. Des regards sur un siècle — 1900 à 2000 (donc le passé, le présent et l'avenir) — par un œil prospectif dans une philosophie de pacotille. Cela tourne facilement au ridicule et à la prétention. Aussi durant la projection les rires fusaient-ils en signe de protestation contre une simplification puérole.

Mais la fin du festival devait nous réserver une très agréable surprise. Robert Bresson présentait son *Lancelot du Lac* promis depuis de nombreuses années. Personne ne s'imaginait Bresson en train de tourner des chevauchées dans le pur (?) style hollywoodien. Et pourtant *Lancelot du Lac* est une quête. Une quête chevaleresque. Mais ce serait mal connaître Bresson que de penser qu'il allait nous donner des courses pétardantes à soulever la poussière. Non. Le film commence alors que les combats prennent fin. Le sang coule encore des corps pendus aux branches des arbres. Or, la quête dont il est question devient une conquête spirituelle. Et cela donne un film tout à fait dans l'ascèse de Bresson avec un sens magnifique des bruits et des sons. En somme, une oeuvre tonifiante dans un festival plutôt déprimant.

Les conférences de presse

Généralement, après chaque film, le réalisateur et ses collaborateurs rencontrent les journalistes. Il va sans dire que les conférences les plus suivies sont celles des réalisateurs vedettes. Parlons donc de Fellini, Lelouch et Bresson.

Ce qu'il faut admirer chez Fellini, c'est son dégageant. Non pas précisément lorsqu'il est sur le plateau mais devant les journalistes. Il ne s'embarrasse pas de contorsions. Il ne manifeste aucune surprise. Il répond simplement et directement aux questions posées. Plutôt que de s'exprimer en français, il parle naturellement l'italien puis l'anglais. Mais tout est dit avec bonne humeur et sans éclat.

Il en va tout autrement de Claude Lelouch qui entra dans la salle furieux après le torpillage que les journalistes venaient de faire subir à son film *Toute une vie*. Et le millionnaire Lelouch avec une fougue de pouliche se débattait pour démontrer que les critiques n'avaient rien compris par-

ce qu'ils ne laissaient pas le temps aux images de se contredire. Car tout son film, affirma-t-il, est fait d'un va-et-vient qui exprime l'opposition. Or ce qui a agacé surtout les critiques, ce sont les réflexions qui trahissaient des phrases frappées avec du faux métal. Quelle prétention ! Toujours est-il que Monsieur Lelouch n'était pas content du tout et il mena le débat avec un verbe précipité et des yeux rougis. N'est-ce pas criminel de mépriser un film qui a coûté si cher ? Car c'est toute sa vie qui passe dans *Toute une vie*. Un film de haute finance. Et après ? Ce n'est pas la faute des journalistes si Claude Lelouch ne peut acheter les critiques avec des jeux de mots faciles et des images simplistes. A la prochaine fois.

On penserait que le calme allait revenir avec le sage Robert Bresson. Détrompez-vous. Lui qu'on a vu autrefois si digne, si calme, si doux, eh bien ! il s'est changé, pour la circonstance, en un lion rugissant. Car Robert Bresson ne convoitait rien de moins que la palme d'or — non pas pour lui (évidemment) ! mais pour son généreux producteur. Il n'acceptait pas que *Lancelot du lac* fût relégué dans la catégorie des films hors compétition. Et pour jeter un baume sur une plaie vive, on est venu lui annoncer qu'il venait d'obtenir le prix de la Fipresci. Eh bien ! ce fut plutôt du feu. Bresson a repoussé le prix. Il désirait davantage. Et avec une fougue sans pareille, il a démontré que lui (presque seul) connaissait ce que c'est que le cinématographe. En fait, il faut bien le reconnaître, *Lancelot du Lac* tranchait distinctement avec les oeuvres présentées en compétition. Admirable film digne d'un grand maître. Mais ce grand maître, comme il paraissait petit dans son emportement à s'affirmer, à déchiquer les autres, à protester violemment contre les organisateurs du festival. Décidément, voilà Monsieur Robert Bresson devenu (presque chef) contestataire avec son acolyte Michel Piccoli venu lire une déclaration après la projection du film *Lancelot du Lac*.

La présence canadienne

Et voici le Canada rendu à sa juste mesure. C'est-à-dire un pays qui produit des films à petits budgets. Films toutefois qui intéressent de nom-

breux spectateurs. La preuve : les clients qui se rendaient au cinéma Vox voir la production canadienne. Mais ce qu'on attendait, c'était le film d'André Brassard inscrit dans la compétition, *Il était une fois dans l'Est*. Première réaction de plusieurs confrères : nous n'avons pas compris grand chose. Ni au niveau des images, encore moins au niveau des paroles. En effet, plusieurs critiques se sont plaints que l'histoire paraissait assez compliquée et assez mal organisée. Il a fallu leur expliquer que le film provenait de plusieurs pièces de Michel Tremblay. Quant aux dialogues, c'était la foire. Les spectateurs ne comprenaient pas grand-chose. Et, lueur de génie, les auteurs du film (disait-on) ont fait placer ces sous-titres. Non pas en français mais en joual. En d'autres termes, les sous-titres doublaient les dialogues. Lumineux. Conséquence : les gens ne comprenaient pas plus les sous-titres que les paroles. Bref, le film n'a pas eu grand impact. Plusieurs spectateurs quittèrent la salle avant la fin de la projection et affirmèrent que ce film convenait mieux à la rue d'Antibes qu'à la grande salle du Palais.

Par contre, *Les Dernières Fiançailles* de Jean-Pierre Lefebvre a fait l'enchantement de nombreux spectateurs de la Quinzaine des réalisateurs. Les gens ont su apprécier la qualité de l'image, le sens du rythme, la justesse de ton des acteurs, la tendresse des couleurs et le charme même de la conclusion. Bien sûr, ce film rompait avec la production populaire. Mais il apportait une note de fraîcheur dans un festival plutôt monotone. Dommage, comme me le disaient plusieurs journalistes, que ce film n'ait pas été sélectionné pour la compétition. Il aurait fait bonne figure. Sans aucun doute meilleure figure qu'*Il était une fois dans l'Est*. Et il n'aurait eu besoin d'aucun sous-titre...

* * *

Il reste que ce XXVII^e festival international du film de Cannes (1974) n'aura pas été très brillant. C'est à se demander si la qualité des films en compétition justifiait les quinze jours de festival. On aurait pu facilement ramener le tout à dix jours, en ne gardant que les films dignes d'un concours international. Pourquoi s'embarrasser de films qui ne méritent vraiment pas un tel honneur ? Quand on considère l'ensemble des films



Toute une vie, de Claude Lelouch

en compétition, on peut rendre justice au Jury d'avoir accordé la palme d'or à *The Conversation* de Francis Ford Coppola (U.S.A.). Bien que ce film n'ait pas l'éclat des gagnants des années récentes (je pense à *Mort à Venise*, *The Godfather*), il dépassait indubitablement les autres films par des qualités d'actualité et de réalisation. On peut dire que la critique était en parfait accord avec le Jury pour cette suprême récompense.

Ces dernières années, nous avons vu décliner le festival de Cannes. S'il continue sur cette pente, nous avons raison de nous inquiéter de son avenir. La lassitude gagnait, de jour en jour, les festivaliers. Non seulement les journalistes mais aussi des distributeurs déçus de ne pas trouver dans cette foire des films d'une certaine valeur capables de satisfaire des salles non exclusivement préoccupées par le sexe, par la violence ou par le sadisme... Il est donc urgent que les organisateurs du Festival de Cannes fassent un examen sérieux de la situation et apportent des modifications adéquates. Sinon, il faudra désespérer d'un festival qui a connu des jours de gloire. Ce serait réellement regrettable. Un bon diagnostic suivi d'une médication appropriée, pourra sans doute lui apporter un regain de vie. Il faut se pencher avec attention et amour sur ce malade peut-être à l'agonie.